

Lettre de Chine *Par John Walker*



Tout a tellement changé, et tout est tellement pareil.

■ Fini, le temps où le voyageur devait traîner ses bagages sur toute la longueur du pont Shum Chun, qui relie la Chine à Hong Kong, jusqu'au sinistre bâtiment qu'occupaient les douanes chinoises.

Les maisons de terre cuite du paisible village qui dormait là, entre les viviers, les rizières en terrasses et les vergers de Pitchi, ont disparu.

Dans la charmante vallée environnante a surgi une véritable forêt de gratte-ciel, quadrillée de larges avenues : un Hong Kong en miniature avec un monumental complexe ferroviaire douanier coiffé d'un de ces toits de style Ming autrefois interdits.

Il aura fallu cinq ans d'activité frénétique pour construire Shenzhen, porte de la nouvelle Chine.

Pour quelqu'un qui a vécu pendant trois ans et demi l'atmosphère exaltée mais souvent démoralisante de la Révolution culturelle, dans une Chine économiquement stagnante mais politiquement déchaînée, le choc est brutal.

Aujourd'hui, les 350 000 habitants de Shenzhen font leurs courses dans des supermarchés débordant de marchandises, achètent les magnétophones "made in Hong Kong" les plus récents, habitent des appartements modernes et passent leurs vacances dans la station balnéaire scintillante du Lac d'Argent. Ils réussissent même à gagner plus d'argent que les intellectuels de Beijing.

Mais à la limite de leur zone se dressent les hautes grilles couronnées de barbelés, baignées la nuit par la lumière des projecteurs, qui interdisent l'accès de ce pseudo-paradis capitaliste au reste de la Chine. La liberté économique se heurte là à la répression politique : un cocktail délicat à manipuler dans un pays communiste.

Dans la cité portuaire affairée de Canton, on a libéré les Chinois entreprenants de leurs chaînes économiques. Au milieu de la rivière des Perles, dans l'île où l'on confinait les marchands étrangers au temps de l'empereur, une entreprise sino-étrangère en co-participation

vient d'ériger un hôtel étincelant dont la beauté et l'efficacité dépassent tout ce qu'on peut trouver en Union soviétique. Et ce n'est pas le seul : il existe en Chine une douzaine de ces havres pour touristes.

Dans les rues de Canton qu'on a réservées au marché libre, des hommes et des femmes audacieux, installés derrière de minuscules éventaires, vendent de tout : des blue-jeans aux bijoux, en passant par les postes de radio et les valises. À côté, des étals débordent de viande fraîche, de volaille, d'œufs et de poisson dont la qualité et la diversité seraient introuvables dans les magasins d'État.

se réjouissent de leur nouvelle "liberté artistique". À l'école des beaux-arts de Shanghai, les peintres ont recommencé à dessiner le nu autrefois interdit et expérimentent l'abstrait, jugé contre-révolutionnaire il n'y a pas si longtemps.

Tous ces changements ont contribué à réduire les terribles tensions que la Chine a connues pendant les dix dernières années de l'ère maoïste. La presque totalité des gens que l'on rencontre en ont par-dessus la tête des campagnes idéologiques, des grandes manifestations, des séances publiques d'auto-critique ainsi que de l'instabilité et des bains de sang qui les accompagnaient.

Quel plaisir, en un mois de séjour, de ne pas subir une seule harangue idéologique, et de rencontrer des gens débordant de talent, d'imagina-

plais à des paysans incompetents.

Mais dans les plaines poussées-reuses de la province de Shaaxi où, comme partout ailleurs, on a aboli les communes populaires, adopté des mesures d'encouragement et confié aux paysans des lopins individuels dont la productivité a battu tous les records, la pauvreté des villageois est encore flagrante. Là, point de mécanisation : l'agriculture se pratique selon les techniques ancestrales, et l'on peut toujours voir des humains attelés à de lourds chargements de pierres ou de bois, comme des bêtes de somme. On rencontre aujourd'hui des paysans "riches", mais qu'en est-il des "masses" ?

Partout, on rapporte le cas de bureaucrates qui s'accrochent à leurs sinécures, de responsables du parti qui freinent le processus de modernisation (par peur de perdre leur place ou pour des raisons idéologiques), de jeunes gens confinés dans les campagnes contre leur gré en vertu d'édits maoïstes ; tout le monde parle d'une recrudescence de la corruption, sans précédent pendant la période maoïste.

Tous ces facteurs, comme le reconnaissent les fonctionnaires de Beijing, militent contre la stabilité et contre le changement. Leur présence inquiétante au sein d'une population immense et arriérée rend difficile à prédire l'issue de cette "seconde révolution" chinoise.

Dans le moderne restaurant français d'un luxueux hôtel de Beijing, un économiste chinois me dit que le vent de changement soufflant sur la Chine est puissant et contagieux. C'est ce qui inquiète les idéologues, déclare-t-il, même ceux de Moscou, qui suivent l'expérience attentive-ment et peut-être nerveusement, alors qu'ils tentent eux aussi de faire face à l'évolution d'une société marxiste-léniniste.

M. Walker a occupé le poste d'analyste des affaires internationales chez Southam News et il a dirigé le bureau chinois de l'agence de 1973 à 1976. Il revient d'un séjour de quatre semaines en Chine.

Les couleurs vives et l'animation sont revenues dans le monde gris bleu de la Chine maoïste.

Les couleurs vives et l'animation sont revenues dans le monde gris bleu de la Chine maoïste. Le joyeux brouhaha de la foule, les éclats de voix enjoués des marchands et les cris rauques des colporteurs égayent toutes les villes du pays, de Canton à Harbin, de Shanghai à Chengdu.

La musique, elle aussi, a été réhabilitée. Non pas les opéras à message de la femme de Mao, Jiang Qing, mais la musique de la Chine ancienne et la musique enregistrée de l'Ouest. Dans l'ancienne capitale militaire de Chongqing, sur la terrasse d'un immeuble convertie en salle de danse, on joue des gigues écossaises, des polkas et des valses, on boit du coca-cola accoudé au balcon. Dans la vieille ville de Xian, d'une minuscule taverne baignant dans une lumière rouge, un jazz importé de Hong Kong se répand dans la nuit.

Le poète Ai Qing et le romancier Mao Dun ont cessé de pelletter du fumier : on les honore officiellement et l'on distribue leurs livres à nouveau. À Shanghai, dans un institut où les intellectuels avaient dû coiffer le bonnet d'âne, de jeunes écrivains

et de compétence, plutôt que les maoïstes pédants, les insupportables flatteurs et les militants purs et durs qui étaient omniprésents à l'époque de la Révolution culturelle.

"Nous avons été les boucs émissaires de la Révolution culturelle, c'est tout", m'a dit une jeune femme de Xiamen, port de la province de Fujian qui a été interdit aux étrangers pendant une douzaine d'années. "Nous étions les pions de certains dirigeants", a-t-elle ajouté, en rappelant les cinq années de scolarité qu'elle a perdues pendant cette période mouvementée. Son cas est loin d'être unique.

Il y a ces dessinateurs de mode, spécialistes de la soie, qui ont gaspillé leur talent devant une chaîne d'assemblage pendant des années ; un expert en droit international, auquel on a interdit d'exercer son métier pendant 27 ans ; d'anciens gardes rouges, lassés de l'idéologie et du chômage, qui sont devenus d'excellents chefs de petite entreprise ; des scientifiques de premier ordre, qui rattrapent aujourd'hui les retards causés par des dirigeants qui proclamaient "Mieux vaut être Rouge que savant" et confiaient leurs em-